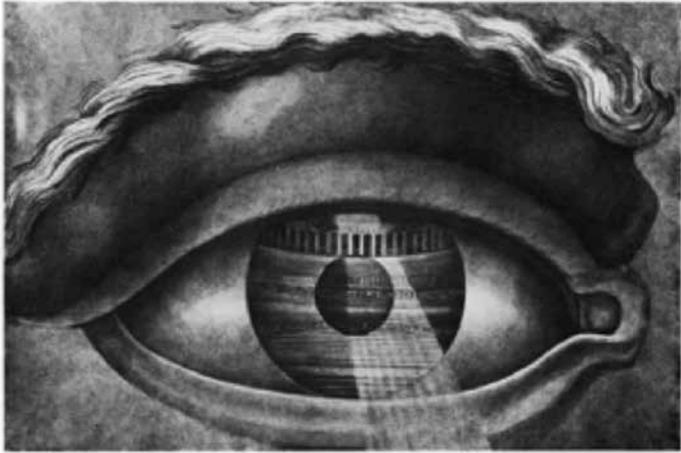


« *Le monde ne se regarde pas, il s'entend* ».  
Jacques Attali (Bruits, 1977)

*À mon père*  
(1922-2021)



Dessin de Ledoux (Théâtre de Besançon)

## AVANT-PROPOS

Je suis un lointain descendant de François-Joseph Gossec (né Gossé, comme moi). Mon père, mon grand-père paternel, l'oncle Henri de Paris (un frère de mon grand-père), m'ont souvent parlé de cet illustre ancêtre qui hante les souvenirs et les rumeurs familiales.

Mon père a – le premier – réuni une documentation très riche. J'ai croisé, lors de mes voyages ou de mes investigations curieuses sur internet, des descendants potentiels, sous des orthographes variées du nom de famille.

Lors d'un voyage à Bath – en Angleterre – dans cette Pump-House palladienne du centre historique, j'ai vu un grand tableau attribué à David, qui représentait de manière énigmatique et anachronique les obsèques de Gossec. Cela m'avait durablement intrigué.

Mais surtout, lors du bicentenaire de la Révolution française, j'ai pris pleinement conscience de l'importance

du personnage et de son œuvre. Une riche discographie en a résulté et des interprétations saluées par la critique musicale.

Pourtant, les commentaires discographiques ou les biographies le concernant, malgré leur intérêt, n'ont pas réussi à étancher ma soif de connaissance et surtout celle d'un imaginaire que le caractère réellement romanesque de Gossec et de son entourage suggéraient à mon plaisir d'écrire et mon besoin de partager mes découvertes.

Le long confinement durant la pandémie du Covid-19 m'a fourni la disponibilité et l'esprit d'introspection en même temps que le besoin d'évasion nécessaires à la création. La maladie et le décès de mon père ont stimulé mes réflexions, mes recherches et mon besoin de témoigner, de raconter.

En vidant la maison parentale, après le décès de mon père, dans le tiroir secret à l'arrière d'un secrétaire – ce joli meuble en palissandre dessiné et exécuté par lui – je découvris de vieilles photos, quelques lettres, des cartes postales de Magritte, une médaille et dans une liseuse en cuir des notes<sup>1</sup> d'une écriture nerveuse difficilement lisible sur des feuilles de papier jauni. Des brouillons de lettres et des copies de notes que je devinai très vite de la plume de Gossec. Authentiques ou non, je décidai de les inclure dans le livre que je projetais d'écrire.

Je me suis mis à imaginer les rencontres de mon aïeul avec les acteurs extraordinaires de cette histoire intime que ne raconte pas l'Histoire, si ce n'est par bribes incomplètes et des preuves suggestives. S'il est certain ou hautement probable qu'il ait croisé réellement Rameau, Saint-George, Mozart, Ledoux, Robespierre, David ou Bonaparte, les

---

<sup>1</sup> Feuilles numérotées de 1 à 93 à chaque transcription.

traces manquent souvent pour connaître le déroulement de ces rencontres.

Certains éléments des dialogues ou des commentaires de cet ouvrage sont véridiques et documentés (voir notes), mais placés dans un contexte fictionnel. Ils sont typographiés en *italiques* dans le texte.

Les historiens professionnels me pardonneront les subterfuges de l'écriture et la fragilité de mes références. Ce livre n'a aucune ambition scientifique ; il est une déclaration d'affection envers un homme qui méritait d'être exhumé de son passé, des controverses et de l'oubli.

C'est avec un plaisir sans doute coupable, mais sans regrets, que je me suis livré à une fiction qui n'a que le mérite – si mon talent est à la hauteur de la tâche – de proposer au lecteur un récit qui illumine le passé de ma famille d'un astre immortel.

Je ne suis ni musicien, ni révolutionnaire. Je joue ici seulement le rôle de passeur que mon père attribuait symboliquement aux ponts, en disant : « *les ponts relient, quand les murs séparent* ».



Tombe de Gossec au Père Lachaise

## OBSEQUES DE FJ.GOSSEC, MAITRE DES CHŒURS <sup>2</sup>

**P***ump-House, Bath, huile sur toile (2,00 X 3,00 mètres)  
attribuée à Jacques-Louis David, Bruxelles, 1824.*

Le tableau représente une scène funèbre à Paris, dans la manière spectaculaire de David, qui fait penser au « Sacre de Napoléon ». Une composition au tracé triangulaire, une série de portraits.

Le Père-Lachaise est baigné d'une lumière bleutée. A l'arrière-plan Paris se couche. Les monuments funéraires du cimetière semblent des répliques de la ville. Un ciel nuageux et tourmenté occupe les deux-tiers supérieurs de l'œuvre, entre jaunes crépusculaires et nuances de gris. Les personnages sont traités en clair-obscur, à la manière de Caravage.

A l'extrême gauche du tableau, le curé Pestiau, venu de Vergnies, accompagné des enfants de chœur du village, égrène un chapelet, le visage grave, les larmes aux yeux. Le curé Meslier se fond discrètement dans le groupe hainuyer, le regard désapprobateur.

---

<sup>2</sup> Voir aussi page 127.

Angélique et sa belle chevelure rousse, accompagnée des sœurs de la chorale de Sainte-Aldegonde, paraît murmurer un cantique qui ressemble à une déclaration d'amour. Les religieuses portent des chasubles blanches serrées aux hanches d'une corde nouée sur leurs ventres supposés virginaux. Mais Angélique a défait le nœud de sa ceinture et livré ses cheveux à la brise qui caresse la ville des morts, ceux que j'appelais « les vivants ».

Maître Blavier, l'Anversois, un violon sous le bras, particulièrement ému lui aussi, porte une ample cape noire dont il couvre l'épaule d'une femme en pleurs.

On reconnaît Elisabeth, son ancienne élève. Elle est en larmes, dans sa robe de satin vert bouteille à la Watteau-celle de sa fuite à Paris – agenouillée devant le cercueil, une branche de mimosas à la main.

La Reine Marie-Antoinette elle-même a tenu à être présente. Elle porte une voilette noire pour qu'on ne la reconnaisse pas et un bouquet de fleurs cueillies à Trianon.

Saint-George, en habit blanc immaculé d'officier de la Garde mettant en évidence son statut d'homme de couleur, se tient derrière elle, une main sur son épaule et l'autre, gantée, portant épée.

Alexandre de la Poupelinière, la perruque poudrée, accompagné d'une douzaine de musiciens du Concert des Amateurs, munis de leurs instruments – violon, viole, luth, guitare, flûte, pipeau, tuba, aubois, cors, trompette, harpe – arbore la canne de chef d'orchestre qu'il aurait tant aimé avoir de son vivant.

Rameau, toujours aussi sérieux, dans son bel habit noir pinceauté d'or, console d'un mouvement de berceuse Thérèse, l'amoureuse bienfaitrice, la gorge cette fois pudiquement couverte de gaze noire dans le pli ouvert à l'avant de sa robe volante à la française, aux manches en

pagodes. Le pet-en l'air à plis Watteau se ferme à l'avant avec de larges rubans noirs. On se souvient que la robe peut être portée par des cavalières qui montent en amazone...

Alexandre Gossec, le fils prodigue, filleul des La Poupelinère, se tient à côté de sa marraine, comme absent de la cérémonie, regarde les chaussures à boucles dorées héritées de son père.

Au milieu de la scène, Ledoux, le visage grave, accompagné de sa fille Adélaïde, quelques rouleaux sous les bras, semble contempler l'horizon, silencieux. Ses vêtements paraissent usés, marqués par l'infortune, ses souliers crottés comme par un chantier interminable mais essentiel.

A leur côté, Voltaire, le regard enfiévré, dans son habit de satin bordeaux, accompagné d'Emilie, toute de rose vêtue, le dos voûté, porte la cocarde de la future République.

Toussaint Louverture, quant à lui, torse nu, portant encore aux pieds les fers des chaînes d'un ancien esclavage, jette le drapé du drapeau tricolore – dont il a déchiré la bande blanche pour symboliser l'union des noirs et des mulâtres – sur les épaules d'une jeune africaine aux yeux verts.

Mozart, raide dans sa redingote en velours côtelé noir, le chapeau à tricorne sous le bras, est en pleurs et voudrait s'en aller. Peut-être entrevoit-il sa propre mort et un roulement de tambours...

Sa mère Madame Anna-Maria le retient par la main, serrée dans sa robe bustier pistache, avec une sur-robe orange lacée au-devant. Wolfgang sera toujours un enfant. Condorcet – portant le bonnet phrygien – et sa femme Sophie se tiennent par la taille, elle un bouquet dans l'autre main, la sienne sur le cœur.

Anacharsis, l'orateur du genre humain, exhibe les bras levés, de la main gauche un livre relié de cuir rouge, de l'autre un rouleau où l'on devine des portées musicales.

Fouché, cheveux grisonnants, le regard sombre, inquisiteur, est en retrait dans le groupe. David l'a esquissé à regret, sans doute parce qu'il ne l'aimait guère.

Bonaparte, masqué, le poing dans le revers de son habit, aux côtés de Fouché, a le regard intrigant et puissant du personnage. Il porte le tricorne noir et les bottes blanches souillées de boue et de sang de ses batailles.

Beethoven, genou en terre, cheveux ébouriffés, est penché le regard vers le sol, en hommage silencieux, on ne sait envers qui – Bonaparte ou Napoléon.

Robespierre décapité, les yeux révoltés, debout comme un spectre revenu de l'enfer, occupe l'extrême côté droit de la scène macabre. Le bourreau cagoulé attend de l'emmener. Les fossoyeurs, la pelle à la main, attendent la fin de la cérémonie, intéressés par la présence du spectre de l'Incorruptible.

Les Frères de la Loge « La réunion des Arts », au nombre de sept, sont massés derrière une mystérieuse femme noire, formant ensemble une chorale symbolique.

Grétry, le liégeois, l'ami de toujours et de la dernière heure, assis sur la pierre tombale voisine de la fosse, paraît pensif et mélancolique, jouant du violon, pour accompagner le chœur.

David, portant plastron et chemise de soie ocre, sans perruque, l'œil vif, observateur, est assis à l'avant-plan, sur un tabouret, sa palette à la main, face au grand chevalet qui supporte le tableau.

*ARCHIVES ATTRIBUÉES À*  
**FRANCOIS-JOSEPH GOSSEC**  
**1751-1829** (Feuilles 1 à 93)



François-Joseph Gossé, dit Gossec

Gossec  
Paris ce 17 Vendémiaire an 3  
L'ouvrage pour lequel je suis chargé de  
collaborer, je suis chargé de  
donner plusieurs autres devoirs qui me tiennent depuis  
8 jours, et qui m'obligent de faire la lettre  
enveloppée de linge et de coton, et de garder  
par conséquent la maison. Malgré cela il  
m'a fallu ~~de~~ courir par la fête pour j'espère  
qui aura lieu de l'après demain au jour du mariage  
et de la au point de vue pour cette fête il m'a  
fallu passer encore trois nuits et cela prouve  
de ce que les points sont toujours en retard  
même que les ordres des autorités compétentes.  
et ordres

L'opéra ne m'a point rendu ma maison  
mais je lui redemande, ce qui revient au même  
j'ai même renoncé que de la ballette, et est  
dans mes principes que par tout on se livre à  
la résistance et des difficultés, je me retire  
je n'ai point les débats ni les demandes. L'  
ouvrage est d'une grande conséquence, j'espère  
peut-être des motifs déterminés, mais toujours  
sans débats, parce que je fais les débats, je fais les  
difficultés, et j'ai à surmonter de plein pied.

581

Lettre de Gossec à Coupigny, 8 octobre 1794

## VERGNIES

(Feuilles 1 à 3)

**L**e siècle qui vient m'aura sans doute oublié. Des vents contraires produiront de nouvelles révolutions où mon nom sera effacé. Je m'appelle François-Joseph Gossé, fils de François-Philippe Gossé et Marguerite Brasseur. Je suis leur sixième enfant.

Je suis né le 17 janvier 1734, à Vergnies, dans le Hainaut, sous le règne de Louis XV. J'ai connu Louis XVI, la Révolution, Bonaparte, puis Napoléon et la Restauration. On me dit insubmersible, opportuniste, inusable, éternel quand on veut me flatter. En réalité, je suis surtout un musicien, un artisan de la musique. Mais je suis d'abord un homme du peuple, un fils de paysan. Les paysans connaissent le poids de la terre et du labeur, mais aussi la beauté de la nature, la mère de tous les arts.

La Fagne a été certainement ma muse infantile. A cette époque, au coin du feu, on évoquait encore les guerres dont elle était le champ de bataille de l'Europe, les exactions commises par tous les bords, le pillage des fermes, le viol des femmes et les granges vidées puis incendiées. La rudesse des hivers, mais aussi la douceur du printemps, les pruneliers en fleurs, le blé qui lève dans les champs vallonnés font tout son charme.

Mon pays est un vaste échiquier de landes, de prairies, de marécages et de forêts. Mon village regroupe quelques chaumières de bois et d'argile, parfois de pierres et de toits recouverts d'ardoises, autour d'une petite église au clocher pointu entourée de son cimetière. Mes parents ont une ferme recouverte d'un toit de chaume, en pierres grises du pays. Ils gagnent durement leur vie.

On dit qu'enfant j'aimais flâner dans les prairies et les bois alentour de la ferme et que je chantonnais des mélodies de mon invention, accompagné d'un violon fabriqué avec un vieux sabot et quelques crins. Je ne m'en souviens pas. Les souvenirs de l'enfance ne sont que rarement les nôtres ; ils sont des réinterprétations à posteriori des souvenirs de nos proches, de nos parents, dont le récit s'inscrit dans notre inconscient avide de racines. Ce n'est qu'adulte qu'une vérité personnelle se révèle dans des histoires aussi parallèles que divergentes.

Mais la musique fut assurément ma première école, dans le service de la messe. Le vieux curé Pestiau – Dieu que je l'ai aimé – avait remarqué mes dispositions et me recommanda aux chanoines de Walcourt comme enfant de chœur, de chorale à vrai dire. Ils m'ont aussi appris à lire et écrire français et un peu de latin.

A Maubeuge, chez les chanoinesses de Sainte-Aldegonde où je poursuivis ma formation, je compris que la beauté n'était pas seulement dans la nature, mais aussi dans la féminité.

Mes pensées vont particulièrement à la Sœur Angélique, au visage constellé de taches de beauté, dont la coiffe cachait une somptueuse chevelure rousse. Quand elle chantait de sa voix de contre-alto, son corps dansait, comme prêt à exploser sous la sévère chasuble. Ses lèvres chantantes étaient une invite au baiser interdit. Mais elle

était aussi une excellente violoncelliste et j'ai quelquefois vibré comme cet instrument, agenouillé entre ses cuisses musclées.

On m'éloigna très vite des belles chanoinesses pour m'envoyer à Anvers où je suivis un cours complet de musique et de composition.

Maître Blavier m'a enseigné tout son art musical à la chapelle Notre-Dame à Anvers. De lui, j'appris durant huit ans les règles fondamentales de la composition, la maîtrise du violon, le clavecin et l'harmonium.

Parmi ses élèves, une excellente et non moins belle claveciniste devint très vite ma maîtresse. Les femmes ont toujours tenu un rôle important dans ma vie sentimentale et artistique. Elles sont la part charnelle de ma musique, le fondement émotionnel qui surgit de la rationalité structurelle du langage musical, le contre-point sensuel à la rigueur rythmique. Un concerto, c'est l'architecture saisonnière d'une vie : l'enfance du monde, l'adolescence initiatrice, la maturité créatrice et l'énigme de la mort s'y déroulent silencieusement entre les notes.

Marie-Elisabeth – « Elisa » – m'a enseigné la première l'art d'aimer, celui du corps autant que celui de l'âme. Son art consistait à savoir étonner, créer la surprise, à transgresser les convenances. Elle était la prêtresse d'une religion de l'intime, inaccessible au monde des profanes et des bigots ignorants de l'amour, la fée bienveillante des transgressions fondatrices. Nos corps étaient dignes de nos violons : en dialogue harmonique, littéralement un « corps-à-corps ».

C'est dans nos corps que résonnent les bruits de ce monde et que naît la musique. Mais il est des rencontres inattendues et souvent éphémères qui révolutionnent notre destin et notre vision de l'art. Elles s'installent dans notre inconscient comme un battement salvateur.

Ces visages sans nom sont le miroir de toutes nos espérances ; les personnes que nous aimons en les nommant s'y reflètent sans le savoir. Elles méritent que nous rendions hommage à leur existence et à leur humanité.

## BRUGES

(Feuilles 4 à 6)

**M**âître Blavier m'envoya un jour à Bruges, pour y remplacer l'organiste de l'église de Notre-Dame, empêché par la maladie. C'est une église gothique en pierre bleue et grès, avec une haute tour en briques jaunes qui domine la ville, rivalisant avec le beffroi.

La Madone de Michel-Ange y était dans sa niche de marbre noir. L'Enfant-Jésus y figurait debout entre les genoux de sa mère, dans les plis de sa robe.

La nef a une belle acoustique et une douce lumière y traverse les vitraux blancs encadrés de mosaïques rouge et or. En ce jour d'automne de 1747, alors que j'y jouais à l'orgue un Prélude de Bach, pendant la pause de l'office, je me penchai sur la rambarde vers la nef où quelques fidèles étaient en prière ou à l'écoute de mes notes.

Parmi eux, un visage me transperça le cœur. Des yeux verts comme une forêt de printemps, des pommettes dessinant un triangle parfait, des lèvres aux couleurs de framboises. Et surtout une peau de velours noir. Elle portait une large chasuble blanche, avec un ample capuchon. Les mains jointes en prière, elle me regarda fixement, levant son visage de fée africaine, de madone d'orient qui s'ignore, tout en souriant.

Bien sûr, les fées n'existent pas ; elles ne sont que des forces qui habitent la nature et les comportements humains.

Les religions, les mythes, les légendes et les contes les font vivre en nous, dès l'enfance et jusqu'au seuil de notre mort. Elles inspirent les grandes amours, les haines ravageuses, les guerres fratricides et les pactes de paix.

Les madones sont tout aussi imaginaires, mais elles s'incarnent parfois dans la chair maternelle, par leur douceur, leur bienveillance ou la profondeur de leur douleur à la vue du malheur ou de l'injustice. Les madones réelles ont été vierges, mais elles sont le visage du désir, de la création, le reflet de l'altérité qui engendre notre identité, le portrait de l'humanité. Cette Madone sans nom rivalisait avec le marbre ; elle incarnait la vie à venir.

Je posai les mains sur les touches du clavier de mon instrument, enfonçant la pédale et envoyant l'air chargé de sons dans les gravures des tuyaux de cuivre. L'orgue est comme une bouche qui souffle, des poumons qui respirent. La musique d'un orgue est un accouplement de claviers mus par les mains et les pieds, réunis par un cerveau : la console. Une métaphore parfaite du musicien qui ne fait qu'un avec une machine intelligente. Une prière du fond de l'abîme enfantine me revint en mémoire.

« Je suis la transparence. Je n'ai pas de mains, pas d'yeux, pas de couleur et je n'ai pas de sexe. Je me suis dévêtu de l'apparence et de la vie. Voyez : je suis vêtu de ciel. J'ai déployé de grandes ailes blanches et suis venu vers vous. Je suis la transparence. Je suis né d'un soupir de votre bouche et mourrai de votre mort. Je m'incline à vos pieds, pose couronne de fleurs coupées sur vos cheveux, ferai de votre corps parure de mon corps, ferai de votre couche secrète cathédrale. Je suis la transparence. Vous habillerez mon fils de neige. En lui donnant le sein,

vous prendrez pour le peintre la pose d'une Mère.  
Les plis de votre robe – cascade de velours – seront  
baisés de mille et mille lèvres. »

La jeune-fille accompagna le souffle sourd de mon orgue d'un chant cristallin qui emplit l'église jusqu'aux ogives de sa charpente et bouleversa mon âme jusqu'au tréfond de ma chair.

De tous les instruments capables d'accompagner la vie, c'est la voix humaine qui domine le désir pour donner naissance au plaisir, à la joie, à l'harmonie.

Cette inconnue était-elle une muse sortie de l'Olympe antique, du paradis chrétien, d'un harem ottoman ou une égérie du Peuple enfin libéré de la tyrannie ?

Les autres fidèles lui emboîtèrent la voix. La chorale envahit de son harmonie l'espace gothique aux arches puissantes et aux courbes tendues. J'appuyai avec force sur les deux claviers principaux pour faire durer la résonance dans la nef baignée d'une lumière hésitante.

Lorsque s'éteignit l'écho de cette mélodie inattendue, le silence éclata comme un coup de canon. Un orage s'était levé. La jeune-fille se leva et quitta la salle. Je me précipitai derrière elle, dévissant l'escalier en colimaçon jusqu'au parvis et la suivis sous la pluie d'enfer, le cœur battant dans le dédale des ruelles où elle disparut au détour d'une maison de briques rouges.

Je ne la revis plus, ni dans la ville, ni à l'église, la cherchant en vain comme un fantôme que j'étais moi-même devenu. Mon séjour à Bruges prit fin et la ville reprit sa nature morte.

Je partis pour Anvers, sans la revoir, mais elle m'avait transformé à mon insu, pour le reste de ma vie.